

DOROTHY ALLISON

Une Question de Classe

Recit

Identite

Pauvrete

Famille

Feminisme

Violence-sociales

Sexualite

lgbt

Classe-sociale

S-ÉDITION

Contexte.....	1
Une question de classe.....	7
Notes.....	51
D'autres textes.....	52

Ces textes sont extraits de « Skin, talking about sex, class and literature » (Firebrand Books, Ithaca, New York, 1994), un recueil de plusieurs essais de Dorothy Allison parus dans des revues américaines. Il s'agit de versions légèrement remaniées (à partir des versions originales) des traductions français parues dans "Peau" (Éditions Balland, Paris, 1999), tiré de la brochure au format A5 disponible sur infokioques.net.
[Ce récit aborde le sujet des violences familiales et sexuelles.]

CONTEXTE

Un été, il y a presque dix ans, j'ai emmené ma copine rendre visite à ma tante Dot ainsi qu'au reste de la famille de ma mère à Greenville. Nous avons pris notre temps pour y aller, passant une journée à Washington et une autre à Durham. J'ai même pensé lui suggérer un détour par les Smoky Mountains, jusqu'à ce que je réalise que la raison pour laquelle j'y pensais était la peur. Ce n'était pas ma famille que je craignais. C'était ma copine. J'avais peur d'amener ma copine à la maison à cause de l'expression que je pourrais lire sur son visage une fois qu'elle aurait passé un peu de temps avec ma tante, rencontré quelques-uns de mes oncles et essayé de parler à n'importe lequel

de mes cousins. Je craignais la distance, la peur ou le mépris qui, je l'imaginais, pourraient apparaître entre nous. J'avais peur qu'elle me voie avec des yeux nouveaux, des yeux odieux, les yeux de quelqu'une qui aurait soudain complètement compris combien nous étions différentes. La froideur de ma tante, sa méfiance envers mes cousins ou le dédain de mon oncle me semblaient moins menaçants.

J'ai eu raison de m'inquiéter. Ma copine m'a en effet vue avec des yeux nouveaux, pourtant il s'avéra qu'elle craignait moins sa propre peur ou le malaise qui pouvait s'installer entre nous que le fait que je pusse m'éloigner d'elle.

Ce que j'ai lu sur son visage après le premier jour en Caroline du Sud ne correspondait à rien de ce que je prévoyais. ses traits étaient marqués par une sorte de crainte ténue, de confusion, de doute et de honte. Tout ce qu'elle a pu me dire est qu'elle n'avait pas été préparée. Ma tante Dot lui a souhaité la bienvenue, lui a servi du thé glacé dans un grand verre, et l'a installée à la meilleure place autour de la table de la cuisine, celle près de la fenêtre, là où la fumée de cigarette de mon oncle ne la gênerait pas. Mais ma copine a à peine parlé.

« C'est une sorte de dialecte, n'est-ce pas, m'a-t-elle dit cette nuit là dans la chambre du motel. Je

n'ai pas compris un mot sur quatre de tout ce qu'a dit ta tante. » Je l'ai regardée. L'accent de tante Dot était prononcé mais je ne l'avais jamais pris pour un dialecte. C'était juste qu'elle n'avait jamais quitté le comté de Greenville. Elle avait une télévision, mais elle était pour les enfants, dans le living-room. Ma tante passait sa vie à cette table de cuisine.

Ma copine s'appuya sur mon épaule, la joue posée contre ma clavicule. « Je pensais que je savais à quoi cela ressemblerait – ta famille, Greenville. Tu m'avais raconté tellement d'anecdotes. Mais les mots... » Elle leva la paume de sa main en l'air et tendit les doigts comme si elle cherchait à exprimer une idée.

« Je ne sais pas, dit-elle. Je pensais comprendre ce que tu voulais dire quand tu disais « classe ouvrière », mais il me manquait un contexte. » J'étais étendue, immobile. Bien que l'air conditionné du motel marchât à fond, je pouvais sentir la chaleur moite du dehors. Elle passait quand même à travers les portes et les fenêtres, une odeur de terre marécageuse qui me ramenait à l'âge de dix ans, quand je descendais pour dormir à même le sol avec mes sœurs, espérant qu'il y ferait un peu plus frais. Nous n'avions jamais eu l'air conditionné, nous n'avions jamais séjourné dans un motel, nous n'avions jamais

mangé dans un restaurant où ma mère ne travaillait pas. Le contexte. J'ai respiré l'odeur de métal humide du climatiseur et me suis souvenue de Folly Beach. Lorsque j'avais environ huit ans, mon beau-père nous y avait conduites par la route qui venait de Charleston, et nous nous étions installées toutes les cinq dans une seule pièce qu'un de ses amis de travail avait mis à notre disposition. Ce n'était pas un motel. C'était une pension, et la femme qui la dirigeait ne semblait pas très ravie que nous nous présentions pour une chambre que quelqu'un avait déjà payée pour nous. Je dormais dans un lit d'enfant pliant qui menaçait de s'effondrer. Mes sœurs dormaient ensemble dans le lit en face de celui de mes parents. Ma mère cuisinait sur un réchaud à deux feux pour nous économiser le coût de repas pris dehors, et notre petite fête c'était de la nourriture à emporter – du poisson frit dont mon beau-père jurait qu'il était mauvais, et des hamburgers qui venaient du même endroit. Nous étions impressionnées par la douche extérieure sous les escaliers où nous devions rincer le sable que nous ramenions de la plage. Nous avions très envie de louer un de ces canoës, parasols, et bicyclettes que l'on pouvait se procurer sur la plage. Mais mon beau-père soutenait que toutes ces choses étaient proposées à des tarifs de voleur,

et il maudissait l'homme qui essayait de nous tenter avec. Cela nous importait peu. Nous étions comblées par la simple liberté de passer de vraies vacances dans des lieux publics qui obligeaient mon beau-père à surveiller son caractère, et par celle de courir partout en maillot de bain et en tongs.

Nous sommes restées une semaine. Par deux fois mon beau-père nous a envoyées à la plage pendant que lui et ma mère sont restés dans la chambre. Nous en avons profité pour suivre les faits et gestes d'autres familles, pour écouter les pères faire des éloges de leurs fils et regarder les mères rougir de fierté en voyant comment les gens regardaient leurs filles. Nous avons écouté les accents et étudié les menus de pique-nique. Chacun était étrange et merveilleux. En vacances. Mon beau-père ne s'emporta qu'une seule fois durant ce voyage. Il était horrifié par les prix pratiqués dans les magasins de souvenirs et nous faisait garder nos mains dans nos poches. « Ces salauds de juifs me feront payer si vous cassez quelque chose », jura-t-il.

ses paroles m'ont fait tressaillir et aussi réaliser que l'homme derrière le comptoir l'avait entendu. Je l'ai vu rougir violemment alors qu'il suivait du regard mon beau-père qui se dirigeait vers la porte. Puis j'ai vu son coup d'œil sur moi et mes

soeurs, reflétant le même mépris que celui destiné à mon beau-père. Une chaleur est montée dans ma nuque et j'ai voulu m'excuser – lui dire que nous n'étions pas comme notre beau-père – mais je ne pouvais rien faire. Je ne pouvais rien lui dire devant mon beau-père, et si je l'avais fait, pourquoi m'aurait-il crue ? Souviens-t'en, ai-je pensé. N'oublie jamais ce que tu as vu, entendu et ressenti. J'ai serré les dents et gardé la tête bien droite, j'ai regardé cet homme dans les yeux et prononcé sans un bruit, « je suis désolée », mais je ne sais pas s'il a saisi.

Quel contexte avait-il pour des gens comme nous ?

Après que ma copine se fut endormie cette première nuit à Greenville, je suis restée allongée, longtemps éveillée. Ma copine était une Yankee de bonne famille, qui avait passé les étés de son enfance sur les rivages du New Jersey. J'étais allée là-bas avec elle, j'avais marché avec elle sur les plages de son enfance, larges et plates, d'un gris très clair, si propres qu'elles m'intimidaient. Après avoir vu où elle avait grandi et rencontré quelques membres de sa famille je la comprenais mieux, je voyais d'où venaient certaines de ses peurs et d'où venait sa fierté. Qu'avait-elle compris à mon sujet aujourd'hui ? Je m'interrogeais.

J'ai tourné la tête sur le côté pour la regarder dormir, ses lèvres légèrement appuyées contre ma peau. ses cheveux étaient foncés et brillants, ses dents droites et blanches. Je me demandais ce qu'elle aurait pensé de Folly Beach, côte du New Jersey des pauvres gens, ou de nous, si elle avait pu nous y voir. Une vieille honte me submergea, puis je me résolus à la chasser.

Le contexte, c'est si peu à partager, et c'est si vital.

UNE QUESTION DE CLASSE

La première fois que j'ai entendu « ils sont différents de nous, ils n'accordent pas la même valeur que nous à la vie humaine », j'étais au lycée en Floride. L'homme qui parlait était un recruteur de l'armée s'adressant à une bande de garçons, leur expliquant ce qu'était vraiment l'armée et ce à quoi ils devaient s'attendre outre-mer. Un sentiment de colère froide m'avait envahie. J'avais entendu le mot *ils* prononcé sur le même ton dur, avant. *Ils*, ces gens là-bas, ces gens ne sont pas nous, ils meurent si facilement, s'entre-tuent si aisément. Ils sont différents. *Nous*, j'ai pensé. *Moi*.

Lorsque j'avais six ou huit ans à Greenville, en Caroline du Sud, j'avais entendu ce même ton de

rejet, en l'occurrence employé à mon égard. « Ne joue pas avec elle. Je ne veux pas que tu leur parles. » Ma famille et moi, nous avons toujours été *eux*. Qui suis-je ? me demandai-je en écoutant ce recruteur. Qui sont mes semblables ? Nous mourons si facilement, disparaissions si sûrement – nous/elles/eux, les pauvres et les queers. J'ai pressé mes pauvres poings blancs osseux contre ma bouche de lesbienne têtue. La fureur était une bonne sensation, plus forte et plus pure que la honte qui lui succédait, que la peur et l'envie soudaine de courir et de se cacher, de nier, de faire semblant de ne savoir ni qui j'étais ni ce que le monde me faisait.

Les gens comme moi n'étaient pas remarquables. Nous étions ordinaires mais, même ainsi, nous étions des mythes. Nous étions ce eux dont tout le monde parle – les pauvre bougres. J'ai grandi en essayant d'échapper au sort qui a détruit tant de gens que j'aimais, et, ayant pris l'habitude de me cacher, j'ai découvert que j'avais aussi pris celle de me cacher de moi-même. Je ne savais pas qui j'étais, je savais seulement que je ne voulais pas être eux, ceux et celles qui sont détruit·es ou écarté·es pour que les « vraies personnes », les gens importants, se sentent plus en sécurité. Une fois que j'ai compris que j'étais queer, cette habitude de me cacher était ancrée en moi, si

profondément que ce n'était plus un choix mais de l'instinct. Se cacher, se cacher pour survivre je pensais, étant entendu pour moi que si je disais la vérité sur ma vie, ma famille, mon inclination sexuelle, mon histoire je me retrouverais dans ce territoire inconnu, le pays des ils, sans jamais aucune chance de mettre un nom sur ma propre vie, de la comprendre ou de la revendiquer. Pourquoi as-tu si peur ? me demandaient mes amies et amantes toutes les fois où je semblais soudainement être étrangère, quelqu'une qui ne leur parlait plus, qui ne faisait plus les choses que d'après elles je devais faire, des choses simples comme faire une demande d'emploi, de bourse, ou de prix dont elles étaient sûres que je les obtiendrais facilement. Le bon droit, je leur ai dit, c'est de se sentir *nous* plutôt que *eux*. Vous pensez que vous avez droit à des choses, que vous avez une place sur cette terre, et ça fait tellement partie intégrante de vous que vous ne pouvez pas imaginer des gens comme moi, des gens qui semblent vivre dans votre monde mais qui n'en font pas partie. J'ai expliqué ce que je sais encore et encore, de toutes les façons possibles, mais je n'ai jamais été capable de faire comprendre le degré de ma peur, jusqu'à quel point je me sentais niée : non seulement j'étais homosexuelle dans un monde qui hait les homosexuel·les, mais j'étais

née pauvre dans un monde qui méprise les pauvres. Le besoin de rendre mon monde crédible pour des gens qui ne le connaissent pas constitue en partie la raison pour laquelle j'écris. Je sais que certaines choses doivent être ressenties pour être comprises, que le désespoir, par exemple, ne peut jamais être analysé de façon suffisante ; il doit être vécu. Mais si je peux écrire une histoire qui entraîne ma lectrice au point qu'elle s'imagine être mes personnages, qu'elle ressent leur degré de peur et de doute, leurs espoirs et leurs angoisses, alors je serai parvenue à me sentir plus réelle, aussi importante que ces mêmes gens que j'ai toujours regardés avec crainte et respect.

Je sais que je suis lesbienne depuis mon adolescence, et j'ai passé une bonne vingtaine d'années à panser les plaies de l'inceste et des mauvais traitements. Mais ce qui est sans doute le fait marquant de ma vie, c'est d'être née en 1949 à Greenville, en Caroline du Sud, et d'être la fille naturelle d'une femme blanche issue d'une famille désespérément pauvre, une femme qui avait quitté la quatrième l'année précédente, travaillé comme serveuse, et avait juste quinze ans et un mois lorsqu'elle m'avait eue. Ce fait, l'impact auquel je n'ai pu échapper d'être née dans des conditions de pauvreté que cette société trouve honteuses, méprisables et quelque part méritées, a

eu le dessus sur moi à un point tel que j'ai passé ma vie à essayer de le surmonter ou de le nier. J'ai appris avec beaucoup de douleur que la grande majorité des gens pensent que la pauvreté est une condition de vie volontaire.

J'ai aimé ma famille si obstinément que chaque geste pour la maintenir dans le mépris a allumé chez moi un contre-feu de fierté – compliqué par l'envie sous-jacente de nous couler dans les mythes et les théories acceptables de la société en général et de sa réinterprétation lesbienne-féministe. Le choix devient : soit les films de Steven Spielberg et les romans de Erskine Caldwell, l'un mettant en valeur et l'autre caricaturant, soit le patriarcat comme scélérat, banalisant les choix que les hommes et les femmes de ma famille ont faits. J'ai eu à combattre de vastes généralisations issues de tous les points de vue théoriques.

La théorie féministe traditionnelle a eu une compréhension limitée des différences de classes ainsi que de la façon dont la sexualité et le moi sont façonnés à la fois par le désir et par le déni. Cette théorie suggère que nous sommes toutes des sœurs qui devrions seulement diriger notre colère et notre méfiance vers le monde extérieur à la communauté lesbienne. Il est facile de dire que le patriarcat est la cause de tout, que la pauvreté et

le mépris sont des produits de la société patriarcale, et j'ai souvent ressenti le besoin de confondre mon vécu sexuel avec ce que j'étais d'accord de partager de mes origines de classe, de prétendre que ma vie en tant que lesbienne et ma vie de femme issue de la classe ouvrière étaient toutes deux construites par le patriarcat. Ou, inversement, d'ignorer combien ma vie fut façonnée par le fait de grandir pauvre et de ne parler que de l'influence de l'inceste sur mon identité de femme et de lesbienne. La difficulté réside dans ce que je ne peux pas imputer purement et simplement la source de mes problèmes dans la vie ni au patriarcat, ni à l'inceste, ni même à la structure de classes de notre société, invisible et objet de déni.

Au sein de mon collectif lesbien-féministe nous avons eu de longues conversations au sujet de la séparation corps/esprit, et de la manière dont nous compartimentons nos vies pour survivre. Durant des années j'ai pensé que ce concept renvoyait à ma façon de séparer ma vie engagée, activiste, de ma vie secrète, passionnée, à travers laquelle j'assouvissais mes désirs sexuels. J'étais convaincue que la fracture était assez simple, qu'elle serait résolue avec le temps lorsque j'y verrais plus clair – à peu près au moment où je commencerais à comprendre le sexe. Jamais je

n'imaginai que ce n'était pas une scission mais une fragmentation, et j'ai traversé des parties entières de ma vie – des jours, des mois, des années – à progresser de façon purement dirigée, me levant tous les matins et me mettant au travail, travaillant tellement et si continuellement que j'évitais par n'importe quel moyen d'analyser ce que je savais de ma vie. Travailler devenait une transe. J'ignorais qui j'étais vraiment et comment j'étais devenue cette personne, je continuais dans cette avancée journalière, j'étais devenue une automate qui n'existe que par son travail. J'ai essayé de faire partie de la communauté lesbienne féministe afin de me sentir réelle et valorisée. Je ne me rendais pas compte que je me cachais, me fondant au milieu des autres par sécurité comme je l'avais fait au lycée, à l'université. J'ai trop connu cette attitude pour l'oublier. Je croyais que toutes ces choses dont je ne parlais pas, ou auxquelles je ne voulais même pas trop penser, n'étaient pas importantes, qu'aucune ne me définissait. J'avais bâti une vie, une identité dont j'étais fière, j'avais une autre famille, la famille lesbienne, dans laquelle je me sentais en sécurité, et je n'avais pas réalisé que mon moi fondamental avait presque disparu. Il était facile de vivre cette vie à un point surprenant. Tout un chacun concourait à ce

processus. Tout dans notre culture – livres, télévision, films, école, mode – est présenté comme étant vu, entendu, ou façonné par une seule et unique personne. Même si vous savez que vous ne partagez en rien cet imaginaire standard – si vous aimez la country music et pas le classique, si vous lisez les livres avec un certain cynisme, si vous restez incrédule face aux informations que vous écoutez, si vous être lesbienne et pas hétérosexuelle, et vivez entourée de votre petite communauté déviante – vous êtes tout de même conditionnée par cet hégémonisme, ou par votre résistance à celui-ci. Le seul moyen que j’ai trouvé pour résister à cette vision hégémonique du monde fut de m’inclure moi-même dans quelque chose de plus grand que moi. Comme féministe et militante lesbienne radicale, et plus tard comme militante sexe-radical (ce qui plus tard devint le terme, avec féministes pro-sexe, pour désigner celles qui n’étaient pas anti-pornographie mais anti-censure, celles d’entre nous qui défendaient la diversité sexuelle), le besoin d’appartenance, afin de me sentir en sécurité, était tout aussi important pour moi que pour n’importe quelle hétérosexuelle, citoyenNE apolitique, et parfois même plus important puisque le reste de ma vie était fortement engagé dans le combat.

La première fois que j'ai lu les poèmes d'Irena Klepfisz¹, lesbienne et juive, j'ai éprouvé comme un frisson de reconnaissance. Non pas que mes semblables aient été « rayées de la carte » ou assassinées comme l'ont été les siennes. Non, nous avons été encouragées à nous détruire nous-mêmes, on nous avait rendues invisibles parce que nous ne collions pas au mythe, engendré par la classe moyenne, des bons pauvres. Même maintenant, à quarante ans passés et obstinément fière de ma famille, je ressens le poids de cette mythologie, de cette vision romancée et tronquée des pauvres. Je me retrouve à regarder vers mon passé en me demandant ce qui a été réel, ce qui a été vrai. À l'intérieur de ma famille, tant de choses étaient sujettes à mensonges, plaisanteries, dénis, ou dites de façon délibérément indirecte, d'une sourde humiliation, ou accompagnées d'une brève grimace pincée qui démentait tout ce qui venait d'être dit. Qu'est-ce qui était vrai ? La pauvreté décrite dans les livres et les films était romantique, servant de toile de fond à l'histoire de personnages qui arrivaient à s'en échapper.

La pauvreté dont les intellectuels de gauche faisaient le portrait était tout aussi romantique,

1 Irena Klepfisz, *A Few Words in the Mother Tongue : Poems, Selected and Ne*, Eighth Mountain Press, Portland, Oregon, 1990.

une tribune pour taper sur les hautes et moyennes classes, et, dans leur perspective, le héros de la classe ouvrière était invariablement masculin, vertueusement indigné, et inhumainement noble. La réalité faite de haine de soi et de violence était ou absente ou caricaturée. La pauvreté que je connaissais était monotone, anesthésiante, honteuse ; les femmes y avaient du pouvoir mais sur des critères qui n'apparaissaient pas comme héroïques au reste de la société.

On ne voyait les vies de ma famille ni à la télévision, ni dans les livres, ni même dans les bandes dessinées. Il existait un mythe des pauvres dans ce pays mais il ne nous incluait pas, malgré tous les efforts que je faisais pour nous y faire rentrer de toutes mes forces. Il y avait une notion de bon·nes pauvres – travaillant dur, déguenillé·es mais propres, et intimement honorables. J'ai compris que nous étions les mauvais·es pauvres : les hommes buvaient et étaient incapables de garder un travail ; les femmes, invariablement enceintes avant le mariage, devenaient rapidement usées, grosses et vieilles d'avoir trop travaillé et porté trop d'enfants ; les enfants avaient le nez qui coule, les yeux humides et des mauvaises manières. Mes cousins ont quitté l'école, volé des voitures, pris de la drogue et fait des métiers qui ne mènent à rien comme pompistes ou serveurs.

Nous n'étions ni nobles, ni reconnaissant·es, ni même plein·es d'espoir. Nous nous savions méprisé·es. Les membres de ma famille avaient honte d'être pauvres et de n'avoir aucun espoir. Travailler, économiser, lutter ou se battre pour quoi ? Nous avons eu les générations précédentes pour nous apprendre que rien n'avait jamais changé et que celles et ceux qui avaient tenté d'y échapper avaient échoué.

Ma maman avait onze frères et sœurs et je ne connais le nom que de six d'entre elles/eux. Aucun·e n'est encore vivant·e pour me dire le nom des autres. C'est ma grand-mère qui m'a parlé de mon vrai papa, un bel homme sans ambition qui s'était marié, avait eu six enfants, et qui vendait des assurances-vie au rabais à des Noir·es sans le sou. Ma maman s'est mariée quand j'avais un an, mais son mari est décédé un an plus tard, just·e après la naissance de ma petite sœur.

Lorsque j'avais cinq ans, maman s'est mariée avec l'homme qui allait partager sa vie jusqu'à sa mort. Durant leur première année de mariage, maman a fait une fausse couche et, pendant que nous attendions à l'extérieur sur le parking, mon beau-père m'a frappée pour la première fois, un geste qu'il a continué de faire jusqu'à mes treize ans passes. Lorsque j'avais peut-être huit ans,

maman nous a emmenées dans un motel après que mon beau-père m'eut tellement battue que cela avait causé un scandale dans la famille, mais nous sommes rentrées deux semaines après. Maman m'a dit qu'elle n'avait vraiment pas le choix : elle ne pouvait pas nous nourrir seule. Lorsque j'avais onze ans, j'ai dit à un de mes cousins que mon beau-père me battait. Maman a fait mes bagages et ceux de mes sœurs et nous a emmenées quelques jours ailleurs, mais une nouvelle fois mon beau-père a juré qu'il ne recommencerait plus, et une nouvelle fois nous sommes revenues après quelques semaines. J'ai cessé de parler pendant un moment, et n'ai qu'un vague souvenir des deux années qui ont suivi.

Mon beau-père travaillait comme vendeur itinérant, ma mère comme serveuse, blanchisseuse, cuisinière, ou ouvrière pour emballer les fruits. Je n'ai jamais pu comprendre, vu qu'ils travaillaient si dur et tant d'heures par jour, que nous n'ayons jamais assez d'argent, mais c'était également le cas des frères et sœurs de maman qui trimaient dur dans les minoteries et les aciéries. En fait mes parents y arrivaient mieux que n'importe qui dans la famille. Mais par la suite mon beau-père a été licencié et nous avons touché le fond – des mois de cauchemar avec les huissiers à la porte, les meubles repris, et

les chèques en bois. Mes parents ont monté une combine pour qu'on croie que mon beau-père nous avait abandonnées, mais en réalité il est descendu en Floride, a eu un nouveau travail, et nous a loué une maison. Il est revenu avec un camion U-Haul en pleine nuit, a emballé nos affaires, et nous a emmenées vers le Sud. La nuit où nous avons quitté la Caroline du Sud, ma maman s'est penchée vers la banquette arrière de sa vieille Pontiac et nous a promis à nous les filles : « Ce sera mieux là-bas. » Je ne sais pas si nous l'avons crue, mais je me revois traversant la Géorgie au petit matin, regardant les collines d'argile rouge et la végétation de mousse tirant vers le gris s'éloigner dans la lunette arrière. Je n'arrêtais pas de regarder le camion derrière nous, ridiculement petit pour contenir tout ce que l'on possédait. Maman n'avait rien emballé qui ne fût déjà remboursé en totalité, ce qui voulait dire qu'elle n'avait que deux choses de valeur : sa machine à laver et sa machine à coudre, toutes deux solidement attachées aux parois du camion. Pendant le trajet j'imaginai un accident qui aurait éventré le camion, éparpillant les vieux habits et brisant la vaisselle sur le macadam. Je n'avais que treize ans. Je voulais qu'on reparte de zéro, recommencer comme des gens nouveaux sans traces du passé. Je voulais fuir ce que l'on

avait vu de nous, ce que nous avions été. Ce désir, je l'ai senti chez d'autres membres de ma famille. C'est la première chose à laquelle je pense quand des problèmes surgissent – la solution géographique. Changer ton nom, quitter la ville, disparaître, te refaire. Ce qui se cache derrière cette pulsion, c'est la conviction que la vie que vous avez vécue, la personne que vous êtes n'ont pas de valeur, qu'il vaut mieux les abandonner, que fuir est plus facile que d'essayer de changer les choses, que changer soi-même n'est pas possible. Parfois je me dis que c'est cette conviction – plus séduisante que l'alcool ou la violence, plus subtile que la haine du sexe ou l'injustice entre les genres – qui a dominé ma vie et rendu tout vrai changement si difficile et douloureux.

Déménager en Floride n'a pas amélioré nos vies. Cela n'a pas fait cesser la violence de mon beau-père, ni soulagé ma honte, ni rendu ma mère heureuse. Une fois là-bas, nos vies ont été régies par la maladie de ma mère et les factures des soins médicaux. Elle avait subi une hystérectomie lorsque j'avais environ huit ans, ainsi qu'une série d'hospitalisations pour des ulcères et un problème de dos chronique. Tout au long de mon adolescence elle a par superstition refusé que quiconque prononce le mot *cancer*. Lorsqu'elle

n'était pas malade, maman et mon beau-père allaient au travail, luttant pour rembourser ce qui semblait être une insurmontable montagne de dettes.

Avant que j'ai quatorze ans, mes sœurs et moi avions trouvé des moyens pour décourager la plupart des avances sexuelles de mon beau-père. Nos efforts se sont trouvés secondés lorsqu'il a été examiné par un psychothérapeute après qu'il eut un accès de colère au travail et qu'on lui eut prescrit des médicaments qui le rendaient renfrogné mais moins violent. Nous avons grandi rapidement, mes sœurs prenant le chemin d'abandonner l'école tandis que j'avais de bonnes notes et passais le plus d'examens possible en vue d'obtenir une bourse. Je fus la première personne de la famille à avoir le bac, et le fait que je poursuive mes études a été une véritable surprise. Nous imaginons toutes que nos vies sont normales, et je ne savais pas que la mienne n'était pas celle de tout le monde. C'est en Floride que j'ai commencé à comprendre combien nous étions différent·es. Les gens que nous rencontrions là-bas n'avaient pas été façonnés par la structure de classe rigide qui dominait le Piémont de Caroline du Sud. La première fois que j'ai regardé mes camarades de collège et que j'ai pris conscience que je ne savais pas qui ils étaient – non

seulement en tant qu'individus mais en tant que catégorie, qui étaient leurs semblables et comment ils se voyaient eux-mêmes – j'ai aussi pris conscience qu'ils ne me connaissaient pas. À Greenville, tout le monde connaissait ma famille, tout le monde savait qu'on était de la racaille, et cela voulait dire qu'on serait sûrement pauvres, qu'on aurait sûrement des boulots lugubres et mal payés, qu'on tomberait enceintes pendant notre adolescence, et qu'on ne finirait jamais l'école. Mais la Floride dans les années soixante était pleine de fuyards et d'immigrant·es, et notre école de la banlieue ouvrière majoritairement blanche nous classait non pas d'après le revenu et les origine familiales, mais d'après des tests d'intelligence et d'aptitude. Soudain j'ai été propulsée sur la voie menant aux études supérieures, et si l'on me méprisait pour mon talent inexistant en société, ma garde-robe lamentable et mon long accent traînant, il y avait également quelque chose que je n'avais jamais connu avant : un anonymat protecteur, ainsi qu'une sorte de respect et de curiosité réticents concernant mon avenir. Parce qu'ils ne voyaient pas la pauvreté et le désespoir comme une issue courue d'avance pour moi, j'ai pu commencer à imaginer d'autres aveniris pour ma vie. Dans ce pays, nous étions inconnu·es. Le mythe

du pauvre s'était posé sur nous et nous donnait du prestige. Je le voyais dans les yeux de mes professeur·es, dans ceux du représentant du Lion's Club qui avait payé mes nouvelles lunettes, et dans ceux de la femme de la Junior League qui me parlait de la bourse que j'avais obtenue. C'était mieux, beaucoup mieux, d'être une pauvre mythique que de faire partie des *ils* que j'avais connus avant. J'ai aussi fait l'expérience d'un nouveau niveau de peur, la peur de perdre ce qui auparavant n'aurait jamais été imaginable. Ne me laissez pas perdre cette chance, priais-je, vivant dans la terreur que l'on ne me voie à nouveau comme je me connaissais moi-même.

Adolescente, je trouvais que la fuite de ma famille de Caroline du Sud ressemblait à un mauvais film. Nous avons fui comme des esclaves auraient pu le faire, avec le shérif arrêtant mon beau-père dans le rôle du garde-frontière imaginaire. Je suis sûre que si nous étions resté·es en Caroline du Sud, j'aurais été prise au piège de la misère héritée de ma famille, avec la prison, des enfants sans père – et que même être intelligente, obstinée, et lesbienne n'y aurait rien changé.

Ma grand-mère est morte lorsque j'avais vingt ans, et après que maman fut allée à la maison pour l'enterrement j'ai fait une série de rêves dans lesquels nous vivions toujours à Greenville,

en bas de la rue où était morte mamie. Dans mes rêves, j'avais deux enfants et un seul œil, je vivais dans une caravane, et je travaillais dans une filature. La plus grande part de mon temps consistait à me demander quand je me déciderais à nous tuer, moi et mes enfants. Les rêves étaient si vivants que je me suis persuadée qu'ils étaient littéralement la vie que j'aurais eue, et j'ai commencé à travailler plus pour mettre autant de distance que possible entre ma famille et moi. J'ai copié les tenues, les manières, les attitudes et les ambitions des filles que je rencontrais à la fac, changeant ou cachant mes propres goûts, centres d'intérêt et désirs. J'ai gardé mon lesbianisme secret, m'abritant derrière l'amitié d'un garçon efféminé, ce qui nous arrangeait toutes les deux. J'expliquais à mes amies que je rentrais rarement à la maison parce que mon père et moi nous disputions trop pour que je me sente bien chez lui. Mais ce n'était qu'une partie de la raison pour laquelle j'évitais de rentrer à la maison, la raison la plus commode. La vérité c'est que j'avais peur de ce que je pourrais devenir en rentrant chez ma maman, la femme des fameux rêves – odieuse, violente et désespérée. Il est dur d'expliquer que j'ai fui ma propre vie de façon si délibérée et minutieuse. Je n'avais pas oublié d'où je venais, mais je serrais les dents et je

le cachais. Lorsque ma bourse n'a plus été suffisante pour payer mes études supérieures, j'ai passé un an de travail acharné à faire des salades, à être professeure remplaçante ou femme de chambre. J'ai finalement trouvé un job après avoir accepté d'être parachutée n'importe où, là où les services de la Sécurité Sociale avaient besoin d'une employée. Une fois que j'ai eu un travail et une place fixe, je suis devenue active sur le plan politique et aussi dans ma vie sexuelle, rejoignant l'équipe de volontaires de la Maison des femmes, et tombant amoureuse d'une série de femmes de la classe moyenne qui pensaient que mon accent et mes histoires étaient profondément charmants. Ce que je leur racontais au sujet de ma famille, de la Caroline du Sud, sur le seul fait d'être pauvre, tout cela n'était que des mensonges, savamment mis bout à bout pour paraître drôles ou amusants. Je savais trop bien que personne ne voulait entendre la vérité sur la pauvreté, le désespoir et la crainte, le sentiment que rien de ce que je faisais ne changerait rien, ou le ressentiment furieux qui couvait sous mes plaisanteries. Même lorsque avec ma petite amie nous avons formé une famille lesbienne alternative, partageant ce que nous pouvions de nos ressources, j'ai maintenu la vérité sur mes origines et celle que je me savais être dans un flou précautionneusement

mystérieux. J'ai travaillé très dur pour devenir une nouvelle personne, une lesbienne activiste radicale bien dans sa tête, et j'ai totalement cru qu'en me recréant moi-même j'aidais à refaire le monde.

Durant une dizaine d'années, je ne suis jamais retournée à la maison pour plus de quelques jours à chaque fois.

Lorsque dans les années quatre-vingt j'ai rencontré par hasard le concept de sexualité féministe, je ne savais pas véritablement ce qu'il véhiculait. Bien que j'aie été, et sois encore, féministe, que je me sois engagée à réclamer le droit de gérer mes désirs sexuels sans placer ces désirs sous la coupe d'une société qui a peur du sexe, les demandes d'explication ou de justification de mes fantasmes sexuels m'ont embarrassée. Comment chacune explique-t-elle ses pulsions sexuelles ?

La guerre des sexes est terminée, m'a-t-on dit, et ça me donne toujours envie de demander qui l'a gagnée. Mais mon sens de l'humour paraîtrait sans doute un peu obscur à des femmes qui ne se sont jamais senties menacées par la manière dont la plupart des lesbiennes pensent et utilisent les termes *pervers* et *queer*. J'utilise le terme *queer* pour signifier plus de choses qu'avec celui de lesbienne. Depuis que je l'ai utilisé pour la

première fois en 1980 j'ai toujours pensé qu'il impliquait que j'étais non seulement une lesbienne mais aussi une lesbienne fem transgressive – passive, masochiste, aussi sexuellement agressive que les femmes que je recherche, et aussi pornographique dans mon imaginaire et mes activités sexuelles que la pensée hétérosexuelle dominante l'a toujours cru. Ma tante Dot plaisantait : « Il y a deux ou trois choses que je sais parfaitement, mais jamais les mêmes et pas aussi parfaitement que je le voudrais. » Ce que je sais assurément c'est que la classe sociale, le genre, l'orientation sexuelle, et les préjugés – raciaux, ethniques, et religieux – forment un maillage complexe qui façonne et place des barrières dans notre vie et que la résistance à la haine n'est pas un acte simple. Clamer son identité dans le creuset de la haine et résister à cette haine est infiniment compliqué et, pire, presque impossible à expliquer.

Je sais que j'ai été haïe parce que j'étais lesbienne, à la fois par la « société » et le milieu plus intime de ma famille au sens large, mais j'ai été également haïe ou méprisée (ce qui est d'un certain côté plus fragilisant et insaisissable que la haine) par des lesbiennes dont le comportement et les pratiques sexuelles avaient été forgées par leur classe sociale. Mon identité sexuelle est

intimement façonnée par ma classe sociale et ma région d'origine, et la haine dirigée contre mes préférences sexuelles est pour une grande part dirigée contre mon milieu social – bien que beaucoup de gens, les féministes en particulier, aiment prétendre que ce n'est pas un facteur. Le genre de femmes qui m'attire est invariablement le genre de femmes qui embarrasse les lesbiennes féministes politisées et respectables des classes moyennes. Mon idéal sexuel est butch, exhibitionniste, doté d'un physique agressif, c'est une femme plus intelligente qu'elle ne veut le faire croire, et fière d'être traitée de perverse. Le plus souvent elle fait partie de la classe ouvrière, elle a une aura de danger et un humour plein d'ironie. Beaucoup de nos contemporain·es prétendent faire preuve d'une grande tolérance sexuelle, mais le fait que ma sexualité soit construite au cœur du fétichisme cuir, et autour de dynamiques butch/fem, est largement considéré avec du dégoût ou une haine catégorique.

Tout une partie de ma vie on m'a supposée malavisée, abîmée par l'inceste et les abus sexuels de mon enfance, me livrant délibérément à des pratiques sexuelles haïssables et dégradantes dans le souci égoïste de me concentrer sur ma seule satisfaction sexuelle. On s'attendait à ce que

j'abandonne mes désirs pour devenir la femme normalisée qui flirte avec le fétichisme, qui s'amuse à renverser les rôles et devise avec humour ou un léger mépris sur les catégories historiques de désirs déviants mais n'en prend aucune suffisamment au sérieux pour revendiquer une identité sexuelle basée sur ces catégories. Il était déjà assez dur de me débarrasser de ces exigences quand elles étaient formulées par la société straight. Cela devenait consternant lorsque ces mêmes exigences étaient formulées par d'autres lesbiennes.

Une des forces que je tire de mon milieu social est l'habitude du mépris. Je sais que je n'ai aucune chance de devenir ce que mes détracteurs espèrent de moi, et je crois que même la tentative de leur plaire ne récolterait que leur mépris, et le mien par la même occasion. Néanmoins, la relation entre la vie que j'ai vécue et la façon dont cette vie est perçue par les autres a toujours invité à une sorte de fantasme m'automythifiant. Il a toujours été tentant pour moi de faire jouer les stéréotypes et les idées fausses de la culture dominante, plutôt que de décrire une difficile et parfois douloureuse réalité.

J'essaie de comprendre comment nous intériorisons les mythes de notre société même lorsque nous leur résistons. J'ai eu la tentation

très forte d'écrire au sujet de ma famille une sorte de conte moral, nous dans le rôle des héros et les classe moyennes et supérieures dans celui des vilains. Cela aurait fait partie du mythe romantique, par exemple, de prétendre que nous étions ces nobles blancs du Sud dépeints dans les films, travaillant au moulin depuis des générations et sortant du droit chemin à cause de l'alcoolisme, d'une tendance familiale à la rébellion et aux discussions syndicales. Mais cela aurait été un mensonge. La vérité c'est que personne dans ma famille n'a jamais été syndiqué. Poussé à la limite, le mythe du pauvre placerait ma famille au-dessus des organisations syndicales et des personnes brisées par l'échec des syndicats. Pour ma famille, les leaders syndicaux, comme les prédicateurs, étaient d'une autre classe, suspecte et haïe autant qu'admiration pour ce qu'elle essayait d'accomplir. Nominale baptiste du Sud, aucun membre de ma famille ne prêtait attention dans les faits aux prédicateurs, et seul·es les enfants allaient au catéchisme. Une croyance sérieuse en quoi que ce soit – toute idéologie politique, système religieux, ou théorie sur le sens ou le but de la vie – était jugée irréaliste. C'était une attitude qui m'a beaucoup gênée lorsque j'ai commencé à lire les romans socialement engagés que je trouvais au rayon livres de poche aux

alentours de onze ans. J'aimais particulièrement les romans de Sinclair Lewis et je voulais imaginer ma famille faisant partie de la lutte ouvrière.

« Nous n'étions pas des suiveurs », m'a dit ma tante Dot avec un sourire lorsque je lui ai parlé des syndicats. Mon cousin Butch a rigolé, m'a dit que les syndicats faisaient payer de cotisations, et a dit : « Diable, on arrive même pas à nous faire mettre un sou à la quête. J'vais pas en donner aux syndicats. » J'ai trouvé dommage que la seule chose en laquelle ma famille croyait de tout cœur fût la chance et les caprices du destin. Ils avaient l'intime conviction que le plus prudent et le plus admirable était de garder son sens de l'humour, de ne jamais pleurnicher ni trembler, et de faire confiance à la chance, qui pourrait un jour tourner. Le fait que je devienne une activiste politique dotée d'une ferveur presque religieuse fut ce qui a le plus scandalisé ma famille et la communauté ouvrière du Sud dont elle faisait partie.

De façon similaire, ce n'est pas ma sexualité, mon lesbianisme, que ma famille a trouvé le plus rebelle ; durant la plus grande partie de ma vie, personne excepté ma maman n'a pris mon orientation sexuelle très au sérieux. Non, c'était ce que je pensais au sujet du travail, de

l'ambition, et du respect de soi-même. Les femmes de ma famille étaient serveuses, filles de comptoir ou ouvrières dans des blanchisseries. J'étais la seule qui aie travaillé comme bonne, une chose que je n'ai dite à aucun d'eux. Ils auraient été en colère s'ils l'avaient appris. Pour eux le travail c'était le travail, quelque chose de nécessaire. Tu faisais ce que tu avais à faire pour survivre. Ils ne tiraient pas autant de fierté de leur travail que de leur capacité à endurer le dur travail et les mauvaises passes. En même temps, ils maintenaient qu'il y avait certaines formes de travail, dont celui de femme de chambre, qui étaient seulement pour les Noirs, pas pour les blancs, et alors que je ne partageais pas cette opinion je savais qu'elle faisait intrinsèquement partie de la façon dont ma famille voyait le monde. Quelquefois j'avais l'impression d'être à cheval sur les deux cultures sans appartenir à l'une ou à l'autre. Je serrais les dents face au racisme indiscutable de ma famille et continuais à respecter leur patience pleine de pragmatisme. Mais de plus en plus, en vieillissant, ce que j'ai ressenti c'est une profonde brouille de mes sentiments affectifs due à leur vue sur le monde, et graduellement une honte qui leur a été totalement incompréhensible.

« Tant qu'il y a des restaurants pour manger, tu

peux toujours trouver du travail », me disaient ma mère et mes tantes. Puis elles ajoutaient : « On peut se faire un peu plus avec un sourire. » Il est évident qu'il n'y avait rien de honteux derrière cela, ce sourire attendu derrière le comptoir, ce sourire triste lorsque vous n'aviez pas le loyer, ou la façon mi-provocante, mi-implorante de ma maman de couvrir de gentillesse le patron du magasin pour obtenir un petit crédit. Mais je détestais ça, je détestais le besoin que l'on avait qu'elle le fasse, et la honte qui suivait chaque fois que je le faisais moi-même. Pour moi c'était de la mendicité, une quasi-prostitution que je méprisais, alors même que je continuais à compter dessus. Après tout, j'avais besoin d'argent. « Fais juste un sourire », plaisantaient mes cousines, et je n'aimais pas ce qu'elles voulaient dire. Après mes études supérieures, lorsque j'ai commencé à subvenir à mes besoins et à étudier les théories féministes, je suis devenue plus méprisante que compréhensive à l'égard des femmes de ma famille. Je me disais que la prostitution était une profession qualifiée et que mes cousines n'étaient jamais que des amatrices. Cela contenait une certaine part de vérité, bien que, comme tout jugement sévère rendu de l'extérieur, il fût l'impasse sur les conditions dans

lesquelles on en était arrivées là. Les femmes de ma famille, y compris ma mère, avaient des papas-gâteaux, pas des jules, des hommes qui leur glissaient de l'argent parce qu'elles en avaient terriblement besoin. De leur point de vue elles étaient gentilles avec ces hommes parce qu'ils étaient gentils avec elles, et ce n'était jamais un arrangement direct et grossier au point de mettre un prix sur leurs faveurs. Elles n'auraient d'ailleurs jamais décrit ce qu'elles faisaient comme étant de la prostitution. Rien ne les mettait plus en colère que de suggérer que les hommes qui les aidaient le faisaient uniquement pour leurs faveurs. Elles travaillaient pour vivre, juraient-elles, mais ça c'était différent.

Je me suis toujours demandé si ma mère détestait son papa-gâteau, ou sinon lui, son besoin à elle de ce qu'il lui offrait, mais dans mon souvenir cela n'apparaît pas. C'était un vieil homme, à moitié infirme, hésitant et dépendant, et il traitait ma maman avec énormément de considération et, oui, de respect. Leur relation était douloureuse, et comme ni mon beau-père ni elle ne gagnaient assez d'argent pour faire vivre la famille, maman ne pouvait pas refuser l'argent de son papa-gâteau. En même temps cet homme ne donnait aucune indication comme quoi cet argent servait à acheter à maman ce qu'elle n'aurait pas

normalement offert. La vérité, je crois, est qu'elle l'aimait sincèrement, et que cela était partiellement dû au fait qu'il la traitait si bien. Même maintenant, je ne suis pas sûre qu'ils avaient des relations sexuelles. Maman était une jolie femme, et elle était gentille avec lui, une gentillesse dont évidemment personne n'avait fait preuve envers lui durant sa vie. De plus, il prenait grand soin de ne lui causer aucun problème avec mon beau-père. En tant qu'adolescente, avec le mépris des adolescentes pour les entorses à la morale et les complexités sexuelles quelles qu'elles soient, j'étais persuadée que les relations entre ma maman et ce vieil homme étaient méprisables. Et aussi, que jamais je ne ferais une chose pareille. Mais la première fois qu'une petite amie m'a donné de l'argent et que je l'ai pris, tout a bougé dans ma tête. Le montant n'était pas élevé pour elle, mais pour moi il l'était et j'en avais besoin. Alors que je ne pouvais le refuser, je me suis haïe de le prendre et je l'ai haïe de me le donner. Pire, elle montrait moins de bonne grâce à l'égard de mes besoins que papa-gâteau n'en avait montré envers maman. Tout le mépris amer que j'éprouvais envers mes tantes et mes cousines dans le besoin s'est déchaîné et a consumé l'amour que j'éprouvais pour elle. J'ai rapidement mis un terme à notre relation, incapable de me

pardonnez d'avoir vendu ce qui, estimais-je, ne devait être qu'offert librement – pas le sexe mais l'amour lui-même.

Lorsque les femmes de ma famille disaient combien elles travaillaient durement, les hommes crachaient sur le côté et secouaient la tête. Les hommes avaient de vrais métiers – des travaux durs, dangereux, qui réclamaient de la force physique. Ils allaient en prison, et pas seulement ceux qui n'avaient pas froid aux yeux, les garçons insouciantes qui me faisaient peur avec leurs manières brutales, mais leurs frères plus doux et gentils. C'était de famille ça aussi, c'est ce que prédisaient les gens au sujet des proches de ma mère, ou de mes proches. « Son papa est celui qui a fait de la prison en Géorgie, et son oncle aussi. Probablement, il est bien pareil », entendait-on dire au sujet de garçons si jeunes qu'ils avaient encore leurs dents de lait. Nous allions toujours dans des fermes d'État voir quelqu'un, un oncle, un cousin, ou une relation sans nom. La tête rasée, mornes et sonnés, ils pleuraient sur l'épaule de maman ou suppliaient mes tantes de les aider. « J'ai rien fait, maman », disaient-ils, et cela était peut-être vrai, mais si même nous ne les croyions pas, qui les aurait crus ? Personne ne disait la vérité, pas même combien leurs vies étaient détruites.

Un de mes cousins préférés a fait de la prison quand j'avais huit ans, pour avoir fracturé une cabine de téléphone publique à pièces avec un autre garçon. L'autre garçon fut renvoyé à la garde de ses parents. Mon cousin fut envoyé au département garçons de la ferme d'État. Après trois mois, ma maman nous a emmenés lui rendre visite, avec un gros paquet de poulet frit, du maïs froid, et de la salade de pommes de terre. Avec une centaine d'autres nous nous sommes assis·es sur la pelouse avec mon cousin et l'avons regardé manger comme s'il n'avait pas eu de repas complet depuis trois mois. Je vis sa tête presque rasée et ses oreilles marquées par une fine cicatrice bleue témoignant d'une coupe sans ménagement. Les gens riaient, il y avait de la musique, et un homme grand, paresseux, en uniforme, est passé à côté de nous en mâchonnant un cure-dents et en nous examinant de près. Mon cousin a gardé la tête baissée, le visage rempli de haine, et n'a regardé le surveillant que lorsqu'il s'était retourné.

« Les fils de putes », a-t-il murmuré, ma maman lui a fait « Chut ! ». Nous étions tou·tes assis·es sans bouger lorsque le garde a fait volte-face. Il y a eu un long moment de calme, puis l'homme a déridé son visage pour faire un grand sourire. « Oui, oui », a-t-il dit. C'est tout ce qu'il a dit.

Puis il s'est éloigné. Aucun·e de nous n'a parlé. Aucun·e de nous n'a mangé. Il est retourné à l'intérieur peu de temps après, et nous sommes parties. De retour dans la voiture, ma mère s'est assise pour pleurer en silence. La semaine d'après, mon cousin a eu un rapport pour bagarre et sa détention a été prolongée de six mois. Mon cousin avait quinze ans. Il n'est jamais retourné à l'école, et après la prison il n'a pas pu intégrer l'armée. Quand par la suite il est rentré à la maison, nous n'en n'avons jamais parlé, nous n'en avons jamais eu besoin. Je savais sans le demander que le garde avait eu sa petite revanche, et je savais aussi que mon cousin fracturerait à nouveau une cabine téléphonique dès qu'il le pourrait mais le ferait discrètement et sans se faire prendre. Je connaissais, sans demander la cause de sa fureur, ce qu'il ressentait à l'égard des gens propres, bien habillés, méprisants, qui le regardaient comme si sa vie ne comptait pas plus que celle d'un chien. Je le savais parce que je le ressentais moi aussi. Le garde nous avait regardées, maman et moi, avec la même expression que pour notre cousin. Nous étions des ordures. Nous étions ceux pour lesquels ils construisaient les fermes d'État. Le garçon qu'ils ont renvoyé chez ses parents était le fils d'un diacre, le directeur du magasin d'électroménager.

Autant j'ai haï cet homme, et son fils, autant d'une certaine façon j'ai haï mon cousin aussi. Il aurait dû savoir, je me disais, les risques qu'il encourait. Il aurait dû faire plus attention. Lorsque j'ai grandi et commencé à vivre ma propre vie, c'était une rengaine que je me répétais plus furieusement qu'à mon cousin. Je savais qui j'étais, je savais que la chose la plus importante à faire était de me protéger et de cacher mon identité méprisable, fondue dans le mythe du bon pauvre et de la lesbienne raisonnable. Quand je suis devenue militante féministe, cette litanie résonnait dans ma tête, avec, en note de fond, quelque chose de tellement ancré et omniprésent que je ne l'entendais plus, même lorsque tout ce que je faisais était à son diapason.

En 1975, je gagnais péniblement ma vie en étant l'assistante d'un photographe de Tallahassee, en Floride. Mais le vrai travail de ma vie était mon activisme lesbien féministe, le travail que j'ai réalisé avec la maison des femmes locale et le comité pour créer un programme d'études féministes à l'université d'état de Floride. Mon rôle consistait en partie, c'est comme ça que je le voyais, à être une lesbienne féministe évangélique, et à aider à développer une analyse politique de cette société qui haïssait les femmes. Je ne parlais pas de classe, ou seulement pour reconnaître pour

la forme que nous devions y penser, de la même façon, pensais-je, que nous devions toutes réfléchir au racisme. J'étais une personne décidée, vivant au sein d'un collectif de lesbiennes – toutes jeunes, blanches et sérieuses – étudiant chaque nouveau livre qui avait pour but de s'adresser aux féministes, conduite par ce que je voyais comme un besoin de révolutionner le monde. Des années plus tard, il est difficile de faire comprendre à quel point ma vie me semblait raisonnable à cette époque. Je n'étais pas désinvolte, ni sciemment condescendante, ni inconsciente de la dureté d'une lutte remodelant les relations sociales, mais comme tant de femmes de ma génération je croyais dur comme fer que je pourrais changer quelque chose avec ma vie, et j'étais décidée à donner ma vie pour tenter de changer quelque chose. Je m'attendais à des moments difficiles, à de longues et lentes périodes de sacrifices et de corvées, je m'attendais à être haïe et attaquée en public, à avoir à laisser mes désirs personnels, mes amours, ma famille de côté afin de faire partie de quelque chose de mieux et de plus important que mes préoccupations individuelles. En même temps, je travaillais furieusement à prendre plus au sérieux mes désirs, ma sexualité, mes besoins de femme et de lesbienne. Je pensais que je menais une révolution

politique personnelle à tout moment, que je nettoie à la brosse le sol de la crèche, que je trouve un budget pour que l'université achète une collection de livres sur les femmes, que je participe à l'édition du magazine féministe local ou à la création d'une librairie des femmes. Que je sois constamment épuisée et n'aie pas d'assurance santé, que je fasse pendant des heures un travail monotone et non rémunéré, ou encore que je m'éloigne furtivement du collectif pour des rendez-vous avec des femmes butchs que mes colocataires jugeaient rétrogrades et sexistes, tout cela n'a jamais perturbé mon engagement total dans la révolution féministe. Je ne vivais pas dans une bulle : j'avais compartimenté ma pensée à un tel point que je ne me demandais jamais ce que je faisais ni pourquoi. Et je n'ai jamais admis ce qui sous-tendait mes convictions féministes – une incrédulité face au changement, imprégnée par ma classe, une peur secrète qu'un jour on ne me découvre comme j'étais réellement, que l'on me découvre et me rejette. Si je n'avais pas été élevée dans l'idée de donner ma vie, aurais-je fait une aussi bonne révolutionnaire, efficace et sacrifiée ? Ma concentration étroitement limitée de révolutionnaire n'a bougé que lorsque je me suis remise à écrire. L'idée d'écrire des histoires paraissait frivole tant il restait à faire, mais tout a

changé lorsque je me suis retrouvée confrontée à des émotions et à des idées qui ne pouvaient être expliquées plus tard ou attendre l'après-révolution. Cela s'est passé de façon simple et inattendue. Une semaine, on m'a demandé de parler devant deux groupes complètement différents : un cours de catéchisme épiscopalien et un centre de détention pour mineures. Les épiscopaliennes étaient toutes blanches, bien habillées, s'exprimaient extrêmement clairement et facilement, étaient bien élevées, et voulaient à tout prix savoir (sans me le demander directement) comment ça se passe deux-femmes-qui-couchent-ensemble. Les délinquantes étaient toutes des femmes, à quatre-vingts pour cent Noires et Hispaniques, elles portaient des robes-uniformes vertes ou des jeans et des blouses, étaient grossières, ignorantes, n'avaient peur de rien, et étaient tout aussi déterminées à savoir ce qui se passe entre deux femmes dans un lit. J'ai essayé de m'amuser avec les épiscopaliennes, les titillant sur leurs peurs et leur anxiété, et en étant d'une grande honnêteté en ce qui concernait mes pratiques sexuelles. Le professeur de catéchisme, un homme qui m'avait assurée de ses idées libérales, rougissait et bégayait au fur et à mesure que les questions sur la découverte, puis l'expression de ma sexualité devenaient plus

précises. Lorsque la rencontre a été terminée j'ai marché dehors dans le soleil, irritée par le mépris déguisé de leurs questions et, bien que je ne sache pourquoi, si déprimée que je n'ai pas pu pleurer. Les délinquantes furent une autre histoire. Effrontées, elles m'ont fait rougir au bout des premières minutes, hurlant des questions qui étaient d'une part de la curiosité et d'autre part une façon pour elles de mettre en avant ce qu'elles savaient déjà. « T'es butch ou fem ? », « T'as jamais baisé avec des mecs ? », « T'as jamais eu envie ? », « Tu veux des enfants ? », « Elle est comment ta copine ? ». J'ai fini par craquer quand une fille, très grande et sûre d'elle, s'est levée et m'a interpellée : « Hé, chérie ! Je vais sortir d'ici le week-end prochain. Tu fais quoi ce soir-là ? » J'ai rigolé si fort que j'ai presque toussé. J'ai rigolé jusqu'à ce que nous soyons toutes à ricaner ou hurler de rire. Même être fouillée en partant n'a pas entamé ma bonne humeur. Je souriais toujours lorsque j'ai rejoint ma copine dans le waterbed ce soir-là, souriant jusqu'à ce qu'elle m'entoure de ses bras et que j'éclate en sanglots.

J'ai compris alors, soudainement, tout ce qui était arrivé à mes cousines et à moi-même, je l'ai compris avec une toute nouvelle et déchirante perspective, où il était clair que j'avais été, et à

quel point, brutale avec ma famille et moi-même. J'ai saisi à nouveau combien nous avons été rejeté·es et privé·es de tout, et que j'avais tout fait pour ne pas avoir à y penser. J'avais appris comme une enfant que ce qui ne pouvait pas être changé devait rester non dit, et pire, que celles et ceux qui ne peuvent pas changer leur propre vie ont toutes les raisons d'en avoir honte et de la cacher. J'avais accepté cette honte et y avais cru, mais pourquoi ? Qu'est-ce que mes cousin·es ou moi-même avons fait pour mériter le mépris qui nous était adressé ? Pourquoi nous avais-je toujours cru·es méprisables par nature ? J'ai voulu parler à quelqu'un·e de toutes les choses auxquelles je pensais cette nuit-là, mais je n'ai pas pu. Parmi les femmes que je connaissais il n'y en avait pas une qui aurait compris ce que j'avais dans la tête, il n'y avait pas de femme de la classe ouvrière au sein du collectif où j'habitais. J'ai commencé à me dire que nous ne partagions aucun langage pour parler de ces vérités amères. Les jours qui ont suivi, je me suis souvent rappelé cet après-midi à la ferme d'État, ce sentiment d'être un animal dans un zoo, une chose que l'on regarde et dont on rit, utilisée par les vraies personnes, celles qui nous observent. Malgré ses convictions libérales, ce professeur de catéchisme m'avait regardée avec les yeux du surveillant de la

prison de mon cousin. J'étais renvoyée à mon enfance, à toutes les peurs auxquelles j'avais essayé d'échapper. Une nouvelle fois je me suis sentie à la merci de ces gens importants qui savent s'habiller et parler, à qui l'on accordera toujours le bénéfice du doute, pas comme pour moi et ma famille.

J'ai ressenti une rage si ancienne que je n'ai pas pu analyser à quel point elle avait déterminé ma vie. J'ai pris à nouveau conscience qu'à certaines on ne fait pas de quartier, on ne laisse pas de chance. Que le courage, l'humour et l'amour de son prochain ne sont qu'une plaisanterie pour ceux qui édictent les règles du jeu, et j'ai haï ceux qui font ces règles. Enfin, j'ai reconnu que la plupart de mes maux venaient du fait que je ne savais plus qui j'étais ni à quelle catégorie j'appartenais. J'avais fui ma famille, refusé d'aller lui rendre visite, et essayé par tous les moyens de me fabriquer un autre personnage. Comment pouvais-je être issue de la classe ouvrière et avoir un diplôme universitaire ? En étant militante lesbienne ? J'ai repensé aux gardiens du centre de détention. Ils ne m'avaient pas regardée avec le même regard vide que celui qu'ils adressaient aux filles venues m'écouter, des filles trop proches de la vie que j'aurais dû vivre pour que je puisse supporter de les affronter. Le mépris dans leur

regard était lié au fait que je sois lesbienne, un mépris différent mais pareil, car toujours du mépris.

Tandis que je laissais éclater ma colère, ma copine me tenait, me réconfortait, et essayait de me faire expliquer ce qui me faisait tant souffrir, mais j'en étais incapable. Elle m'avait tant parlé des relations difficiles qu'elle entretenait avec sa famille, avec son père qui dirigeait sa propre affaire et qui continuait de lui envoyer un chèque tous les mois. Elle ne savait presque rien sur ma famille, hormis les blagues et quelques histoires soigneusement triées. Je me suis sentie si seule et en danger dans ses bras que je n'aurais rien pu expliquer du tout. Je pensais à ces filles du centre de détention et aux histoires rapides et brutales qu'elles racontaient sur leurs sœurs, leurs frères, leurs cousin·es et leurs amoureux·es. Je pensais aux brèves allusions qu'elles faisaient à ce qu'elles avaient perdu, n'évoquant jamais la perte de leur espoir, de leur propre futur, ou la tournure douloureuse que prendrait leur vie quand elles seraient libérées. Ayant séché mes larmes, j'étais allongée et je regardais ma copine endormie tout en réfléchissant à ce que je n'avais pas été capable de lui dire. Au bout de quelques heures, je me suis levée et j'ai rédigé quelques notes en vue d'écrire un poème, une litanie dépouillée et douloureuse

sur la perte, formulée comme une conversation entre deux femmes, l'une ne pouvant pas comprendre, et l'autre ne pouvant pas tout dire. Il m'a fallu du temps pour transformer ce poème, violent cri de douleur et de rage, en une histoire qui m'expliquait quelque chose que je n'avais jamais voulu voir de près – le processus de la fuite, de l'enfermement sur soi-même, de la dissimulation. Il m'a fallu presque toute la vie pour comprendre cela, pour voir comment et pourquoi celles et ceux d'entre nous qui sont né·es pauvres et différent·es sont conduit·es à se perdre ou à se trahir, mais surtout, à simplement disparaître en tant que tel·les. Le temps que ce poème devienne l'histoire *River of Names*, j'avais pris la décision d'inverser ce processus : de parler de ma famille, de ma vraie histoire, et de dire la vérité non seulement sur qui j'étais, mais également sur la tentation du mensonge. Le temps d'apprendre par moi-même les bases du storytelling à l'écrit, j'ai su qu'il n'y aurait qu'une seule histoire qui me hanterait tant que je n'aurais pas su comment la raconter – l'histoire compliquée, douloureuse, de la façon dont ma maman m'avait, et ne m'avait pas, sauvée quand j'étais petite fille. Écrire *L'histoire de Bone*²

2 Dorothy Allison, *L'histoire de Bone*, Éditions 10/18, Paris, 1999. Paru aux USA en 1992, sous le titre *Bastard out of Carolina*.

devint, par la suite, un moyen de retrouver la fierté et la tragédie de ma famille, ainsi que la sexualité assiégée et meurtrie que j'avais bâtie sur des bases de violences et de viol.

La vie compartimentée que je m'étais créée vola en éclats à la fin des années soixante-dix, après que j'ai eu commencé à écrire ce que je pensais réellement de ma famille. J'en ai eu assez d'avoir peur de ce que pensaient les femmes avec qui je travaillais, principalement des lesbiennes, sur les femmes avec qui je couchais et sur ce qu'on faisait au lit. Lorsqu'un schisme s'est créé dans mon réseau ; lorsque je n'ai plus été capable de me dissimuler au sein de la communauté gouine traditionnelle ; lorsque je n'ai plus pu continuer à justifier ma raison d'être par un activisme politique permanent ou à me distraire en couchant à droite et à gauche ; lorsque mes mœurs sexuelles légères, mon orientation vers des dynamiques butch/fem, et mon exploration du sexe sadomasochiste sont devenues en partie ce qui me poussait hors de la communauté que je m'étais choisie, je suis revenue à la maison. Je suis revenue pour ma mère et mes sœurs, pour les voir, pour parler, discuter, et commencer à comprendre.

Une fois à la maison j'ai vu que, pour ma famille, les lesbiennes étaient des lesbiennes, qu'elles

portent des manteaux ou des blousons de cuir. De plus, durant tout le temps où je n'avais pas fait la paix avec moi-même, ma famille s'était arrangée pour faire la paix avec moi. Mes copines étaient traitées comme des versions un peu plus bizarres que les maris de mes sœurs, tandis que je restais tout simplement la sœur qui a toujours été difficile mais qui faisait toujours partie de leur vie. Cela a eu pour résultat de m'amener à m'interroger sur ce qui m'avait rendue incapable de parler à mes sœurs pendant toutes ces années. J'ai découvert qu'elles ne savaient pas non plus qui j'étais, et il fallu beaucoup de temps et d'écoute entre nous pour redécouvrir mon sens de la famille et mon amour pour elles.

C'est uniquement en tant qu'enfant issue de ma classe sociale et de mon milieu familial que j'ai pu déterminer ce qui est pour moi une vision politique qui signifie quelque chose, que j'ai pu retrouver un sens à mon action militante, et que j'ai pu me rappeler l'importance de la découverte de soi-même chez les lesbiennes. Il n'y a aucune analyse féministe complète qui rende compte de la complexité avec laquelle notre sexualité et le cœur de notre identité sont façonnés, ou encore de notre façon de nous voir nous-mêmes comme faisant partie à la fois de la famille qui nous a vues naître et de la famille élargie d'amies et

d'amantes que nous construisons invariablement au sein de la communauté lesbienne. Pour moi, l'essentiel était devenu de résister à cette peur omniprésente, à ce besoin de me cacher et de disparaître, de maquiller ma vie, mes désirs, et la vérité sur le fait que nous comprenons finalement si peu de choses – même lorsque nous essayons de transformer le monde en un lieu plus juste et plus humain. Par-dessus tout, j'ai essayé de comprendre la politique du eux, pourquoi l'être humain craint et stigmatise celui qui est autre tout en redoutant secrètement d'être lui-même un de ces autres. Classe, race, sexualité, genre – et toutes les autres catégories dans lesquelles nous nous classons et nous rejetons les un·es et les autres – ont besoin d'être raclées de l'intérieur.

L'horreur de la société de classes, du racisme, et des préjugés, c'est que des personnes commencent à croire que la sécurité de leur famille et de leur communauté dépend de l'oppression des autres, que, pour que quelque-un·es puissent vivre bien, il doit y en avoir d'autres dont les vies sont tronquées et violentées. C'est une croyance qui prédomine dans cette culture. C'est ce qui rend les blancs pauvres du Sud si désespérément racistes, et les classes moyennes si méprisantes à l'égard des pauvres. C'est un mythe qui permet à certain·es de croire qu'ils et elles construisent leur

vie sur les ruines de celle des autres : le noyau secret de la honte des classes moyennes, un moteur et un éperon pour la classe ouvrière marginale, et quelque chose qui touche suffisamment les sans-abris et les pauvres pour qu'elles et ils ne soient pas gênés par la haine et la violence. La puissance de ce mythe apparaît d'autant plus lorsqu'on examine, au sein même des communautés lesbiennes et féministes où nous avons pourtant porté une attention particulière au problème de la marginalisation, combien il y a encore de peur, d'exclusion, et de personnes qui ne se sentent pas en sécurité. J'ai grandi dans la pauvreté, la haine, victime de violence physiques, psychologiques et sexuelles, et je sais que souffrir ne rend pas noble. Ça détruit. Pour résister à la destruction, à la haine de soi ou au désespoir à vie, nous devons nous débarrasser de la condition de méprisé·e, de la peur de devenir le *eux* dont ils parlent avec tant de mépris. Nous devons refuser les mythes mensongers et les morales faciles. Nous devons nous voir nous-mêmes comme des êtres humains, avec des défauts, et extraordinaires. Nous tou·tes – extraordinaires.

D'AUTRES TEXTES

A lire ou télécharger sur sedition.noblogs.org

- bell hooks – Comprendre le patriarcat
- Corinne Monnet - la Repartition Des Tache Dans La Conversation
- Virginie Despentes - Rien Ne Me Separe De La Merde Qui M'entoure
- Elles Sont Reloues Ces Feministes
- La Culture Du Viol
- Silvia Federici – La revolution feministe inachevée
- Christophe Gentaz - L'homophobie Masculine Preservatif Psychique De La Virilité
- Corinne Monnet - A propos d'autonomie d'amitié sexuel et d'heterosexualite
- Christine Delphy – Race Caste et Genre en France
- Les violences conjugales
- Schmitt – Les hommes proféministe et leurs ami·es
- Louis-Georges Tin – Qu'est ce que l'hétérosexisme ?
- Autobiographie d'un corps trans
- Leslie Feinberg – Le mouvement de libération transgenre
- Leslie Feinberg – Nous sommes tout·es en devenir
- Une politique transsexuelle contre l'identité

« J'ai grandi dans la pauvreté, la haine, victime de violence physiques, psychologiques et sexuelles, et je sais que souffrir ne rend pas noble. Ça détruit. Pour résister à la destruction, à la haine de soi ou au désespoir à vie, nous devons nous débarrasser de la condition de méprisé·e, de la peur de devenir le eux dont ils parlent avec tant de mépris. Nous devons refuser les mythes mensongers et les morales faciles. Nous devons nous voir nous-mêmes comme des êtres humains, avec des défauts, et extraordinaires. Nous tou·tes – extraordinaires. »

Dorothy Allison est écrivaine, militante féministe lesbienne. Elle est notamment l'autrice de « L'histoire de Bone » (Éditions 10/18, Paris, 1999) et « Retour à Cayro » (Éditions Belfond, Paris, 1999)